

Syllogomanie

Gérard Boulanger

I

Sur le tarmac du petit aéroport, elle attendait l'avion qui transportait sa sœur. Depuis des années qu'elle était partie en Australie, elles n'avaient fait que correspondre par courtes conversations téléphoniques juste pour déclarer que tout allait bien.

Le commandant de bord annonça la météo suivie de ses remerciements.

– « *La température extérieure est de dix degrés Celsius, le temps est nuageux et le vent est calme. Merci d'avoir choisi notre compagnie. Nous nous joignons, mon équipe et moi, pour vous souhaiter un bon séjour. Au revoir !* »

Six ans qui avaient passé très vite. Elle, la sœur jumelle s'était envolée sur ce continent par amour après avoir longuement hésité. À trente-cinq ans, elle épousa le fils d'un éleveur de bétail vivant aux confins de la contrée aborigène. Elles s'étaient promis de vivre ensemble si leur vie tournait mal. Isa revenait sur les terres de son enfance. Elle divorçait, son mari était incapable de la rendre heureuse, il préférait l'odeur de la bouse des bœufs et des vaches à celui de son parfum sensuel.

Lors du dernier appel téléphonique, elle exprimait le désir de vivre autrement, elle l'avait clamé sans détour, c'est-à-dire avec sa jumelle Laure. Elle n'avait pas d'enfant et la séparation avec Paul était effective. La promesse qu'elles avaient formulée depuis leur tendre tenait toujours.

Quand Isa posa ses valises pour étreindre sa sœur et l'embrasser, Laure était heureuse, elle ne l'avait pas vue depuis si longtemps. Elle était enthousiaste, mais Isa l'accapara de suite.

– Laure tu vois, mon retour te signifie que nous allons finir notre vie ensemble. Nous ne sommes plus des gamines, nous avons fait notre expérience de femme. Pour moi, c'est évident, nous ne sommes pas faites pour vivre avec des hommes... on est nées sous l'emprise de la forme saphique.

– Oui, bien sûr, mais je n'ai pas compris que tu sois partie avec un étranger, un bouseux, un cambrouard terré si loin et surtout que tu acceptes le mariage avec lui. Vraiment, c'est nul !

– C'est fini toute cette mascarade, je divorce, on efface tout et on recommence une autre vie. !

– On était inséparables...

– On l'est toujours ! On se tient la main. On est célibataires !

– Pour toi, tout est toujours si facile, tu as toujours été plus forte dans les décisions qui n'appartenaient qu'à toi. Viens à la maison, on discutera...

– J'ai toujours voulu savoir comment était ta vie, mais tu semblais toujours embarrassée. Tu me caches probablement une histoire passionnelle comme tu l'as souvent fait...

En sortant de l'aéroport, les bruits de la rue étouffèrent le cri de Laure qui semblait agacée.

– Quoi ?

Le bus s'arrêta à leur hauteur avec un fort chuintement des freins mélangé au vrombissement du moteur. Laure resta silencieuse. Elles prirent place côte à côte. Isa faisait

tourner son moulin à paroles et sa sœur écoutait sans broncher. Ses exploits en terres australiennes ne semblaient pas perturber le mutisme effarant de Laure qui hochait de la tête ostensiblement en exprimant son agacement et une certaine impatience. Isa avait de suite décelé une pointe d'amertume dans le regard de sa sœur, mais elle ne lui en tenait pas rigueur, mettant cette attitude renfrognée sur le compte de l'émotion de la retrouver enfin.

Arrivée au seuil de la maison de Laure, après une longue marche à travers la ville, Isa s'était tue, fatiguée par le voyage qu'elle venait de subir. Elle calma son tempérament et l'ardeur de ses projets, elle resta longuement plantée devant l'entrée après avoir déposé ses valises. Elle découvrait l'univers de sa sœur. Cette maison lui paraissait petite, bâtie au milieu d'un minuscule jardin jouxtant avec un grand parking. Elle faisait partie d'un lotissement qui n'avait jamais vu le jour, faute d'investisseurs. Elle se sentit déjà à l'étroit sans y pénétrer. Elle jeta un œil sur l'abondance d'objets hétéroclites qui jonchaient le sol. Des ballons, des poupées, des seaux de plage, des jouets divers y étaient éparpillés pêle-mêle, mélangés de bric-à-brac, près d'une balançoire en plastique jaune et d'un toboggan abîmé de toutes parts, remplissant cet endroit comme dans un terrain de jeux pour enfants. L'herbe folle, trop haute donnait l'impression d'abandon.

– Plus de vingt minutes de marche pour arriver chez toi, je suis rôtie ! Un taxi aurait fait l'affaire.

– Il n'y a pas de bus qui passent ici ni de taxi aux alentours, c'est la campagne, petit bourg avec ses petits commerces et son école. Tu vas te plaire ici, c'est un peu le même environnement qu'en Australie, je crois que dans ce pays, pour acheter du pain, il faut un dragster ou un 4x4, faire une centaine de kilomètres à travers le bush aride.

– Oui, mais à la seule différence que l'étendue de la prairie est plus vaste, le bétail s'étale sur des kilomètres, mais ici, j'ai l'impression qu'on est confiné dans un parterre de fleurs avec une petite place pour le barbecue.

– C'est tout ce que j'ai à t'offrir pour le moment ! Pendant les six ans qui nous ont séparées, tu ne t'es jamais posé la question ni m'as demandé dans quel milieu je vivais. Les coups de téléphone inaudibles étaient succincts. Toi, qui te disais raciste, tu as tout de même succombé aux charmes du Yankee australien. Tu peux repartir dans ta jungle, si cela te semble bon ! Si tu penses que ton avenir sera plus merveilleux ailleurs, rien ne t'oblige à rester.

– Prendre l'air et ensuite rentrer, c'était ainsi que je me représentais cette amorce de la vie ! Mais j'ai l'impression que tu as le ton agressif. Est-ce que c'est ma venue qui te dérange ? Tu étais surprise, mais tu me disais que tu étais ravie de revoir ton double.

– Je n'ai pas changé d'idée, mais les choses ont changé. Entre !

Isa pénétra dans la maison, il y régnait un désordre inimaginable. Dans la salle à manger, une grande table était encombrée de linge et de restes de petit-déjeuner, bols, boîtes de cornflakes, de miettes et de rognures d'aliments, des épluchures, des bombes insecticides. Les fauteuils engoncés en cuir recouverts de coussins, étaient rayés, poussiéreux et encrassés, le parterre était glissant, dans l'angle, on pouvait voir la cuisine américaine où s'amoncelait de la vaisselle et des plats sur une gazinière graisseuse. On pouvait s'imaginer que le balai, la serpillière et l'aspirateur étaient absents des outils de propreté. Pour couronner le tout, les murs blancs mâchurés étaient tagués par endroits.

Isa cherchait une place pour poser ses bagages. Elle resta muette un instant, devant ce spectacle navrant, avant de s'exclamer ouvertement :

– Le fourbi ! Le bordel ! Je savais que tu n'es pas une technicienne de surface, mais là je crois que tu as dépassé la limite de l'entendement ! Tu fais quoi dans ta vie ?

En parlant, elle débarrassa une chaise de ses objets gênants et en ronchonnant, elle y posa son sac. Elle remonta ses longs cheveux roux en arrière d'un air désespéré. Laure sans dire un mot se dirigea vers la cuisine et trouva deux verres posés sur la paille pratiquement inabordable. Elle les remplit de Whisky d'une bouteille débouchée. Elle en tendit un à sa sœur qui semblait douter de la propreté, car son regard vert s'était arrêté sur le bord du verre avant d'y poser les lèvres. Elle entendit sa sœur.

– À ton retour ! Trinquons !

– Où peut-on s'asseoir dans ta baraque sans avoir un chewing-gum collé aux fesses ?

– Où tu veux, ton cul n'est pas en or !

Une odeur lourde âcre emplissait la pièce, la crasse était omniprésente sur les fenêtres, les rideaux, les meubles. Tout l'ensemble du mobilier paraissait être d'une saleté repoussante. Isa s'interrogeait sur ce qu'elle allait trouver ensuite et si elle pouvait dormir dans cet endroit qui sentait le pipi et le caca. Elle but à petites gorgées le breuvage qui semblait être frelaté et que sa sœur lui avait offert dans un verre opaque. L'alcool était âpre comme du fiel, elle le posa. Elle avait le tournis. Elle se cramponna à l'évier.

Laure insista pour qu'elle boive un autre verre.

– Non merci, mais dis-moi, tu fais quoi dans ta vie ? Tu gardes des mioches... les jouets et les fringues sont ceux d'enfants... Ils ne les rangent jamais !

Laure se servit un autre alcool sans répondre. Elle était indifférente aux questions que sa sœur lui posait. Elle détourna son regard pour avaler d'un trait le contenu de son verre. Puis elle se resservit en lui tendant la bouteille.

– Tu vois cette bouteille de whisky, elle a plus de cinq d'âge, elle a été probablement distillée quand tu es partie ! Est-ce que tu t'en soucies ? Non ! C'est parce que tu n'aimes pas l'alcool. Tu es guindée comme une fausse none et rechignes à boire avec moi, à ton retour.

Elle restait le bras levé en lui montrant l'étiquette, les yeux brillants de colère. Elle poursuivit.

– Tu m'as traité de sale raciste, car tu défendais ton opinion. Il est vrai que je ne voulais pas que tu émigres, mais tu as brisé notre entente, notre gémellité pour un cowboy. Aujourd'hui, tu estimes que tout dans la vie soit réparable. Comme cette bouteille, est-ce que tu t'es inquiétée de ma vie pendant toutes ces années ? Non ! Tu reviens telle la sœur prodigue. Ce n'est pas aussi simple !

– Quel est ton reproche ?

– Aucun, il faudra bien que tu te fasses à cette nouvelle vie qui est devant toi ! Maintenant, il faut aller chercher les enfants à l'école. Suis-moi, tu te reposeras plus tard. Enfile ta parka, sinon tu vas avoir les tétons qui vont percer ton maillot de rugbyman.

– Les enfants ? Tu es auxiliaire de maternité... tu gardes des enfants !

– Ce sont les miens, ils sont mignons. C'est la surprise !

Isa resta bouche bée. Elle suivit sa sœur qui lui ouvrit la porte pour sortir. Laure souriait, l'air moqueur. Elle essaya de savoir. Laure marchait d'un bon pas sans répondre aux questions. Arpentant d'un pas alerte les deux rues qui les séparaient la maison du bâtiment scolaire. Elle laissa Isa dans l'expectative.

– Tu verras de tes propres yeux...

Elles patientèrent devant la grille de l'école du village. On entendit la cloche sonner. Un groupe d'écoliers avec sac au dos s'échappèrent en courant et en criant vers la sortie.

– Maman, maman !

Une petite fille d'environ cinq ans aux cheveux noirs bouclés au teint hâlé venait de faire son apparition en se jetant dans les jambes de Laure. Isa sursauta.

– Tu as une fille ?

– Oui, tu es tata, elle s'appelle Andréa et ce n'est pas fini ! Voilà, celui qui arrive c'est Nico. Il va avoir bientôt quatre ans.

Un garçonnet de type africain s'approcha d'eux d'un air déhanché et désabusé.

– Salut, maman, c'est ta jumelle, kangourou ?

– C'est mon surnom ?

– Oui, sauf que tu n'as pas la poche devant. Moi, je leur disais qu'ils étaient de père inconnu, et qu'ils vivaient dans cette poche comme les marsupiaux avant de naître.

– Maman, elle n'a pas de petits ! Elle, tu as dit qu'elle vivait chez les dingos, c'est chez les chiens fous...

– Tais-toi, ce n'est pas bien de bavarder des choses pareilles sur ta tante. Embrasse-la !

– Oh ! La vache, elle a la même tronche que toi. Elle va crêcher avec nous, on va voir double. À l'école, ils ne vont pas nous croire ! Ils sont cons les profs !

– Soit poli, ce n'est pas gentil de parler comme ça devant ta tante.

– Je m'en fous, c'est elle qui doit être cool, ce n'est pas normal autrement.

Isa remonta d'un coup de main sa longue chevelure rousse en fixant le petit bonhomme au regard froncé. Laure ajusta une légère gifle sur la tête de son fils en gardant Andréa entre les jambes.

– Je n'arrive à rien en faire. C'est de la graine du père qui est incontestablement de la pire espèce de mâle en rut, mais qui s'occupe de leur vie ! Je m'en suis aperçu un peu tard... quand j'étais enceinte.

Ils avaient repris le chemin de retour. Andréa et Nico se chamaillaient pour une histoire de gâteau qu'Isa avait apporté. Laure les sépara plusieurs fois. Andréa serra le poignet d'Isa d'une main grasseuse et jeta le papier d'emballage à terre, elle s'essuya la bouche avec le bas de son tee-shirt. Devant la maison les deux jeunes se mirent à courir pour jouer dans le jardin en laissant tomber leur cartable dans le gazon défraîchi, humide, haut de plus de trois pousses.

Laure soupira fortement, désabusée. Son regard sombra dans une fâcheuse mélancolie en le détournant de celui de sa sœur. Isa perçut son immense détresse, ses yeux fatigués

traduisaient une forte dépression qui devait être en cours depuis longtemps. Elle retint la nausée qu'elle sentit lui venir quand sa sœur entrouvrit la porte. Une odeur âcre lui était insupportable, lui prenait le nez.

– Mais putain, qu'est-ce qui pue chez toi ? On dirait une puanteur de rats crevés !

– Je suis habituée, toi, tu sors du grand air australien derrière le cul des vaches, alors le renfermé, chez moi, c'est dur à renifler. Dans deux, trois jours, tu vas t'accommoder.

– Tu devrais aérer, tu as un peu de laisser-aller. J'espérais te voir sous un autre aspect.

– Tu as un problème, et même si je ne change pas de culotte, ce n'est pas toi qui y mets le nez. Tu as vécu avec ton gaücho, ce n'est pas mieux pour le parfum.

– Pour le moment, la vache, tu la remplaces.

– Tu n'es pas obligé de m'insulter ni de rester, ce n'est pas difficile, il y a un hôtel à trente kilomètres...

Le portable d'Isa vibra dans son sac et une sonnerie américaine se fit entendre. Elle happa le téléphone.

– Ô oui, je suis arrivé chez ma sœur. Oui, oui, oui, OK, OK !

Elle raccrocha nerveusement, elle était excédée. Elle replaça le téléphone dans son sac d'un air indigné.

– C'est Paul, il n'accepte pas que je sois partie avec un billet sans retour, il déprime, tu vois, ils ont des gros muscles et de la gueule, mais le moindre emmerde, il se casse, il s'effrite. Voilà dix fois qu'il m'appelle pour me dire de revenir. Je ne me suis pas sauvé. Il était averti. Je ne suis pas du bétail. Tu parles d'une brute !

– Tu distilles du vinaigre de mauvaise vie, mais il avait le choix entre nous deux. C'est toi qui as meuglé la première pour arriver dans son troupeau. S'il regrette de te perdre, c'est normal. J'aurais aimé être à ta place sur ce continent, dans les grandes prairies, de jouir de tout mon corps sous le poids d'un fermier amoureux...

– Je ne le supporte plus ! C'est vrai que tu avais ta chance. Si le cœur t'en dit, la place est vacante...

– Ne crois-tu pas qu'avec deux jeunes comme les miens, je ferais l'affaire ? Tu rêves !

Isa se débrida et offrit un superbe sourire à sa sœur. Elle l'accompagna dans la cuisine et essaya de mettre un peu d'ordre dans un tas de vaisselle, de paquets et de boîtes éventrés, de sauces dégoulinantes, de souillures, de saleté et d'éclaboussures graisseuses. Elle faillit glisser sur le reste d'un cornet de glace au chocolat coulé à terre et elle fut effrayée à la vue d'asticots qui gigotaient dans la poubelle. Elle hurla son dépit.

– Ce n'est pas possible, quel merdier !

Laure était d'un calme surprenant. Elle rangeait les objets lentement, contrariée d'être poussée à faire une corvée qui la répugnait. Cela agaçait sa sœur qui avait relevé les manches pour l'aider. Les enfants venaient perturber son travail en ouvrant les tiroirs et les portes pour prendre à manger et à boire sans demander.

Isa cria.

– Holà, attendez que l'on vous serve sans renverser.

Leur mère se mit à rire.

– Cela ne peut pas être, ils font ce qu'ils veulent, ce sont leurs papas respectifs qui payent la pension, moi je les élève.

– Ce n'est pas du même père ?

– Oui...

Isa ne comprenait pas le comportement de sa sœur, avec la même éducation parentale, pouvait-on dériver dans les extrêmes. Elle était certaine que Laure s'éloignait de la structure identitaire familiale. Ses parents étaient très aisés, le père prof d'anglais dont elle avait profité de cet héritage linguistique et d'une mère infirmière, chef de service, elles avaient réussi leurs études avec succès.

Quelle était la cause du changement de personnalité de Laure ? Son laisser-aller ne s'arrêta pas seulement au ménage, mais aussi dans sa tenue vestimentaire. La robe bleue que Laure portait était vieille. Elle paraissait avoir été soldée dans un magasin de farfouillerie, peut-être, cinq ans avant et lavée avec une poudre de mauvaise qualité. Aux pieds, elle était chaussée de ballerines crasseuses qui terminaient son allure pitoyable. Isa, guindée dans un petit tailleur anglais, représentait une classe supérieure évidente. Leurs portraits de fillettes sages et instruites, parfaites, assises côte à côte dans une lumière aux tons mordorée n'étaient plus qu'un mirage éphémère qui s'éteignait.

– Tu l'as chopé où ta fringue de quatre sous ? On dirait une pochtronne...

– C'est cela, traite-moi d'alcool ! Ce n'est pas parce que l'on boit un verre, d'ailleurs, je fais ce que je veux, si je veux picoler, c'est mon affaire et mon estomac... Tous mes amis sont du même avis que moi et je m'en fous. Avec le papa de Nico, la biture, on aime bien s'en prendre une. Il dit que lorsque je suis pompette, que je baise mieux. Au fait, je t'offre un autre verre ?

– Non merci, je suis fatiguée !

– Bon, je vais boire à ta santé et à ton retour, toi la sale gosse qui m'a piqué mon Australien. Je te signale que tu as toujours mon passeport et que j'ai le tien. Voilà l'objet qui fait désordre entre nous et qui contribue à une future alliance que je vais te dicter. Je serais à ta place, je ne serais pas fière de mon statut d'usurpatrice.

Laure reprit le verre dont elle s'était déjà servie avant, en tendit un autre à sa sœur en insistant et en le maintenant sous son nez. Isa refusa de boire d'un geste de la main qui traduisait son dégoût.

– Avant nous trinquions ensemble, alors, maintenant, tu fais la grimace.

– J'ai envie de dormir, c'est tout !

– Écoute une minute, après, tu iras te coucher dans la chambre du fond. Le père de Nico, on le surnomme Truman Capote, car il écrit des textes quand il est bourré. C'est toujours du cul et des crimes abominables, mais on rigole. Son vrai prénom, c'est Mathias. Tiens, il vient samedi soir ! Le père d'Andréa, lui, il vient de temps en temps, faire mumuse avec ma pomme. Son prénom c'est Georgio, on l'appelle le fils maudit. Italien... Il est un peu trépané. Ces deux-là ne se rencontrent jamais, ils se croisent peut-être sans savoir leur point commun ? Et puis, il y a le tout dernier. Je fais son éducation sexuelle, il est rapide, éjaculateur précoce, c'est Vincent un beau garçon ombrageux. Là, c'est moi qui me déplace pour les cours particuliers. Voilà, tu as mon cursus amoureux.

– La liste est encore longue...

– Non, mais le boulanger quand je vais chercher du pain, il ne faudrait pas que je le retrouve dans le fournil, il est prêt à me pétrir. Sa femme ne peut pas me blairer. Tu verras, il va se tromper et tu vas sentir ses propos dérivants te parcourir le corps de haut en bas avec ses yeux de veau prêts à téter... la boulangère, elle ne laisse pas monter la pâte, elle le surveille.

Effectivement les deux sœurs étaient d'une gémellité parfaite, en cherchant on pouvait trouver de la différence dans l'ondulation des boucles de leur chevelure rousse. Malgré les grossesses Laure avait gardé sa taille de jeune fille, même si quelques vergetures discrètes venaient déparer l'ensemble. Des monozygotes ! Elles étaient créées dans le même moule au point qu'elles en avaient joué de toutes les façons. La maman des deux fillettes jugea que pour les distinguer, une gourmète ferait l'affaire. Était-ce suffisant ? Paul l'Australien en avait fait l'incroyable expérience sans se rendre compte qu'il était souvent à côté de la plaque avec les deux jumelles qui s'amusaient de lui. Il aurait sûrement encore des difficultés pour désigner avec affirmation, laquelle était sa femme, si on lui montrait les deux ensembles sans sous-vêtement.

Aujourd'hui, il serait probablement épineux, de faire admettre à cet homme que son mariage était le résultat d'un tir au sort entre les deux sœurs.

Et pourtant c'est bien ce qu'il s'était passé, il y a six ans. Si les deux filles semblaient être identiques morphologiquement, une lacune organique et pas des moindres, pouvait permettre de les dissocier sans que cela soit visible et surtout incontrôlable sans l'apport d'une médecine spécialisée. Isa était stérile, une anomalie détectée lors de son adolescence. Ne pas avoir d'enfant était une grande douleur. Laure pleine de compassion lui promit un jour de l'aider, si elle voulait, elle serait peut-être une mère porteuse compatible et incontestablement appropriée. Isa se réjouissait auparavant de pouvoir partager cet émoi d'être maman avec elle.

Laure fut la première à être séduite par Paul. Ce dernier passait des stages et il formait de jeunes agriculteurs français à l'élevage des bovins australiens. Sans trop s'apercevoir de son égarement, elle tomba sous le charme de la musculature et le regard bleu de l'Australien, qu'elle le présenta à Isa. C'est à ce moment-là que des événements inqualifiables ont commencé. Paul perdait les pédales devant les deux sœurs et régulièrement, il se trompait de prénom quand il s'adressait à l'une d'elles. C'était des crises de fou rire partagées entre tous les trois. Pour augmenter le jeu, elles décidèrent d'échanger leur gourmète, leurs bijoux et leurs vêtements. Ce jeu primaire apporta des conséquences irréversibles dans leurs relations surtout lorsque l'une des deux sœurs décida de passer à l'acte sans le consentement l'autre.

Isa se considérant être à l'écart, victime de sa stérilité latente, mais nantie de leur hérédité, elle joua la carte des jumelles. Paul était toujours dans l'expectative. Était-il amoureux de Laure ou d'Isa ou des deux filles ? C'était cette question au combien embarrassant qui le torturait ! C'était une idylle incohérente presque à deux inconnues. Pourtant, il trouvait qu'une d'entre elles avait une plus jolie voix, plus douce, plus enchanteresse, mais à qui appartenait cette voix ? Quand elles étaient ensemble, elles le faisaient mariner.

S'estimant charrier, il ne répliquait pas, son côté stoïque ennuyait les filles qui attendaient sa réaction. Laure était très entichée, mais seule la décision de Paul pesait dans la balance pour basculer le fléau d'un côté ou de l'autre.

Un soir, alors que sa sœur était absente pour des raisons de travail, Isa trouva le moyen de mettre Paul sur sa piste. Elle lui proposa une sortie en boîte de nuit, prétextant que sa sœur avait une sainte horreur de ce genre de distraction. Sans lui énoncer son prénom, elle lui téléphona.

– Paul, je sais que ma sœur ne m'en voudra pas si nous sortons ensemble tous les deux. Je m'ennuie quand elle est partie et j'aimerais faire un tour en boîte. Veux-tu m'accompagner ?

– C'est qui Laure ou Isa ?

– Je suis les deux à la fois ! Beaucoup de garçons ont ce fantasme des jumelles surtout d'avoir les deux dans un même lit. Es-tu de ceux-là ? Ce serait fâchant et beaucoup trop déshonorant pour nous si c'est ton inspiration profonde.

– Le mieux, c'est de ne pas tomber dans un piège affolant, c'est-à-dire n'en aimer aucune.

– Acceptes-tu de me suivre ce soir ?

– Mais qui es-tu ?

– Quelle importance, ce n'est juste qu'une sortie !

– Bon d'accord. Seulement, je ne veux faire de mal à aucune de vous tant que je n'aurais pas trouvé la faille physique ou mentale qui pourrait m'aider à vous départager...

– OK, je t'attends ! Je serais prête dans très peu de temps !

Paul ne savait pas à qui il avait affaire ce soir-là, à croire qu'il aimait les deux. Il fallait bien commencer quelque part. Il quitta l'hôtel et rejoignit Isa dans sa voiture de location. Il la fit monter en souriant et en la regardant attentivement malgré l'éclairage diffus.

– Tu es Isa ?

– Devine. Es-tu sûr de toi ?

– Non, plus du tout ! Sincèrement, vous, mes deux amies, posez un grave problème !

– Tu as toute la soirée pour trouver la solution !

Ils avaient dansé et Isa était devenue très entreprenante à la suite de nombreux verres d'alcool fort ingurgités. À sortie de l'établissement, Isa tanguait dangereusement.

– C'est la première fois que je bois autant !

Elle s'écroula sur le siège de passager. Paul essaya de la secouer. Elle se redressa et retomba dans ses bras. Paul la redéposa sur le siège, la ligota plutôt que de l'attacher avec la ceinture de sécurité et redémarra vers son hôtel où il l'emporta sur ses épaules comme un veau à l'étable. Arrivé dans sa chambre, il la coucha dans son lit.

Elle se réveilla, alors que Paul dormait dans un fauteuil. Elle partit à la salle de bain et elle se déshabilla en laissant sa robe et ses dessous à terre. Elle but deux grands verres d'eau, puis elle rejoignit le lit en prenant soin de mettre en évidence sa nudité. Elle patienta en jouant avec son téléphone. Malicieusement, elle diffusa une musique légère.